COMPTES RENDUS

DES SÉANCES

DE L'ACADÉMIE DES SCIENCES.

SÉANCE DU LUNDI 30 NOVEMBRE 1885.

PRÉSIDENCE DE M. JURIEN DE LA GRAVIÈRE.

M. le Vice-Président **Jurien de la Gravière** annonce à l'Académie la mort de son Président, M. *Bouley*, décédé ce matin même. Il rappelle en termes émus la carrière si bien remplie d'Henri Bouley, son entier dévouement à la Science et la généreuse ardeur avec laquelle, compté depuis longtemps parmi les grands maîtres, il s'est fait le disciple d'un Confrère illustre, dont l'Académie l'a vu, mortellement frappé déjà par un mal que son expérience jugeait sans faiblesse, saluer avec une admiration touchante la récente et grande découverte.

La séance publique est levée immédiatement, en signe de deuil. L'Académie se forme en Comité secret.

DISCOURS PRONONCÉS AUX OBSÈQUES DE M. BOULEY.

Discours de M. Hervé Mangon,

au nom de l'Académie des Sciences.

« Messieurs,

» L'Académie des Sciences, si souvent et si cruellement atteinte depuis quelques mois, est frappée d'un nouveau deuil.

» Notre excellent Confrère, M. Henri Bouley, a succombé à la maladie contre laquelle nous l'avons vu lutter si courageusement pour occuper, jusqu'au dernier jour, pour ainsi dire, le fauteuil de la présidence auquel l'avaient appelé notre estime et notre affection.

Henri-Marie Bouley, né à Paris le 17 mai 1814, avait à peine 23 ans lorsqu'il fut nommé chef de service des hôpitaux à l'École vétérinaire d'Alfort. En 1839, il devint professeur suppléant, et en 1849 il fut nommé titulaire du cours de Pathologie chirurgicale et de Manuel opératoire. Il occupa cette chaire avec la plus grande distinction jusqu'en 1866, date de sa promotion au grade élevé d'Inspecteur général des Écoles vétérinaires, dont il a conservé les fonctions jusqu'au jour de sa mort.

» L'importance des travaux de Bouley lui mérita l'honneur d'être élu, en 1868, membre de l'Académie des Sciences, dans la Section d'Économie rurale, en remplacement de Rayer. Il reçut la croix de Commandeur de la Légion d'honneur, en 1881, des mains de M. Devès, Ministre de l'Agriculture du cabinet Gambetta. Enfin, à la mort de Claude Bernard, il fut nommé, au Muséum d'Histoire naturelle, professeur d'un cours de Pathologie comparée.

» Jamais carrière consacrée à la science vétérinaire et aux grandes questions de l'hygiène des animaux, si importantes pour l'Agriculture nationale, ne fut plus brillamment et mieux remplie que celle de notre regretté Confrère. Ce n'est ni le lieu ni le moment de rappeler en détail les travaux et les nombreux écrits de Bouley, mais je ne saurais me dispenser de citer quelques-uns de ses titres à la reconnaissance des savants, du corps vétérinaire tout entier et de l'Agriculture française.

» A l'époque où notre Confrère débuta dans la carrière de l'enseigne-

ment, la morve était fort mal connue; la contagion de cette maladie, sous sa forme chronique, était mise en doute, sa cause primitive était ignorée. Le jeune savant établit que la morve était contagieuse, quelles que fussent les formes qu'elle affectait, il donna le diagnostic certain de la maladie, en signalant la présence d'ulcérations caractéristiques sous le repli de l'aile interne du nez, il fit voir enfin que la morve pouvait être spontanée, sous l'influence d'une nourriture insuffisante et d'un travail exagéré. Depuis ces découvertes, les hommes, mis en garde contre le danger de la contagion, ont échappé aux atteintes de cette terrible maladie, et les animaux, soignés d'une manière plus rationnelle, en sont actuellement plus rarement atteints.

» La péripneumonie du gros bétail est un des plus redoutables fléaux de l'Agriculture. Nommé membre de la Commission chargée, en 1850, d'étudier cette maladie, Bouley donna, dans son Rapport, la démonstration certaine du caractère contagieux de cette affection, et posa, dès cette époque, le principe des moyens administratifs qui permettent de la combattre aujourd'hui avec tant de succès.

» En 1865, une maladie inconnue sévissait avec violence, en Angleterre, sur le bétail. Bouley fut chargé d'aller étudier sur place la cause du mal. Le jour même de son arrivée sur le territoire britannique, il reconnut que cette maladie meurtrière n'était autre que le typhus contagieux des bêtes à cornes. Il en informa, par le télégraphe, le Gouvernement français, signala l'imminence du danger, indiqua les mesures à prendre d'urgence pour l'éviter, et parvint, par sa perspicacité et son énergie, à préserver notre pays d'un fléau qui fit perdre à l'Angleterre et à la Hollande près de 500 000 têtes de gros bétail.

» A la suite de plusieurs missions accomplies dans les contrées où sévissait le typhus contagieux, Bouley démontra, d'une part, que cette maladie, originaire des steppes de l'Europe orientale, ne se développe jamais spontanément dans l'Europe occidentale où elle ne peut être introduite que par la voie de la contagion, et, d'autre part, que, dans tous les pays de cette dernière partie de l'Europe, on est toujours maître d'arrêter les ravages du typhus si l'on sait étouffer, par des sacrifices faits à propos, les foyers de la contagion partout où ils tendent à s'allumer. Ces faits bien établis ont servi de bases aux mesures sanitaires qui, jusqu'à présent, nous ont préservés des ravages de ce redoutable fléau.

» Préparé par ses études des maladies contagieuses et par ses nombreuses

missions, Bouley a été l'un des principaux auteurs de la réforme de notre législation sur la police sanitaire des animaux. On lui doit un très grand nombre de rapports et de documents officiels sur cette matière. Jamais la Science appliquée n'a mieux éclairé les principes d'une législation nouvelle. L'expérience est aujourd'hui complète, et l'on peut affirmer que cette législation, due en grande partie aux travaux de Bouley, a diminué dans une énorme proportion et tend à réduire de plus en plus les pertes de bestiaux qui pesaient si lourdement autrefois sur notre Agriculture.

» Pendant toute sa vie, Bouley a été attaché à l'enseignement vétérinaire. Il avait pour ses collègues, presque tous ses anciens élèves, un attachement et un dévouement sans bornes. Il a puissamment aidé aux progrès que l'art vétérinaire a faits dans l'estime publique depuis un certain nombre d'années. « Nul, disait récemment notre illustre Confrère, M. Pas-
» teur, n'a plus honoré que Bouley l'art vétérinaire. Par son talent, par
» son caractère, par son enthousiasme pour les choses de la Science, il a
» triomphé de certains préjugés qui, sournoisement, empêchaient la pro-
» fession vétérinaire de prendre la place qui lui est due. »

» Ce n'est point, en effet, à des mesures législatives comme le supposent certaines personnes, ce n'est point à ce que l'on appelle la protection de l'État que l'on doit demander le relèvement d'une profession libérale : c'est par la valeur et la dignité personnelles de ses membres qu'elle obtient l'autorité qui fait sa force et sa grandeur. La profession vétérinaire, pour continuer à grandir et à s'élever, n'a besoin, comme l'a dit M. Pasteur, que de conserver à sa tête une élite de professeurs et de savants, élèves de Bouley et continuateurs de son œuvre.

» Bouley fut des premiers à comprendre les idées et les théories de M. Pasteur. Il croyait fermement et avec raison qu'elles sont appelées à renouveler la Médecine et l'Hygiène. Ce sera son honneur de n'avoir jamais perdu une occasion d'exposer, de développer et de défendre les doctrines du Maître. Il mettait au service de cette grande cause sa parole élégante et facile, son éloquence aimable et persuasive, la grâce et le charme naturel de sa personne : toutes ces qualités, en un mot, qui faisaient de lui, dans les discussions scientifiques, un conquérant par la parole.

» Depuis quelque temps déjà Bouley ressentait les atteintes de la maladie à laquelle il devait succomber ; il en suivait les progrès sans se faire aucune illusion. Ses amis voyaient, avec douleur, cet homme, si robuste encore

il y a quelques mois, lutter inutilement contre la mort avec un courage et une fermeté qui faisaient l'admiration des confidents de ses souffrances et de ses pensées intimes.

» Bouley était aimé de tous ceux qui le connaissaient et laissera un grand vide dans le sein des nombreuses Sociétés savantes auxquelles il appartenait. Ses travaux resteront dans la Science, et l'Agriculture ne cessera pas d'en profiter; ses Confrères ne l'oublieront jamais, et sa vie si bien remplie par d'utiles labeurs servira longtemps de modèle à ceux qui viendront après lui.

» Adieu, cher Confrère, puissent les hommages que nous rendons à ta mémoire adoucir pour ta famille l'amertume de ses regrets! »

Discours de M. A. Milne-Edwards,

au nom du Muséum d'Histoire naturelle.

« Messieurs,

» Au nom du Muséum d'Histoire naturelle, je viens dire un dernier adieu au Confrère regretté et à l'homme de bien que nous aimions et que nous pleurons tous.

» Henri Bouley ne nous a appartenu que peu de temps, mais, avant sa nomination de professeur, il était déjà des nôtres par ses études, par les tendances de son esprit, par ses amitiés. Ce n'est qu'à la fin de 1879, lorsque la mort de Claude Bernard laissa vacante la chaire de Physiologie générale, que le Muséum et l'Académie des Sciences le désignèrent pour recueillir ce lourd héritage; c'était une preuve éclatante de l'estime qu'il avait su inspirer. Ces présentations faites par les hommes les plus autorisés du pays sont d'ordinaire écoutées et confirmées; il n'en fut pas ainsi. Le Ministre donna la succession de Claude Bernard à un professeur éminent, mais dont les travaux, fort appréciés, avaient été conçus dans une direction différente; il créa en même temps au Muséum un enseignement nouveau, celui de la Pathologie comparée, et il y appela Bouley.

» Notre ami avait alors soixante-six ans; après une carrière brillante et bien remplie, il aurait pu aspirer au repos, ou se borner à continuer une route facile, en suivant les voies tracées et aplanies par les efforts de ses devanciers. Cependant il n'hésita pas à accepter la tâche difficile qu'on lui confiait, parce qu'il comprit qu'il ferait là une œuvre utile et qu'il était de force à la mener à bien.

» Son but était de montrer que la Médecine ne progresse qu'en s'appuyant sur l'expérimentation, que les hypothèses basées sur l'observation seule sont trop souvent vaines et fausses, que les maladies des animaux peuvent et doivent éclairer la pathologie de l'homme, enfin que les manifestations de la vie, comme les troubles de l'organisme, sont gouvernées par des règles scientifiques dont l'expérience peut donner la signification. Il cherchait aussi à mettre en évidence l'application des belles découvertes qui venaient d'être faites sur la nature des maladies contagieuses, sur l'influence et le rôle des êtres infiniment petits que l'on appelle des *microbes*, sur les transformations successives que la culture leur fait subir pour en atténuer l'action ou en réveiller la virulence.

» Les qualités de professeur que Bouley avait montrées à un si haut degré dans sa jeunesse, à l'époque où il enseignait la clinique des animaux aux élèves de l'École vétérinaire d'Alfort, il les retrouva intactes lorsqu'il monta dans sa chaire du Muséum. Son passage trop court laissera des traces durables et ses auditeurs n'oublieront pas les leçons éloquentes qui, maintenant réunies en Volumes, seront toujours consultées avec fruit. Il y apportait la chaleur de pensée, l'élégance de langage, la conviction ardente qui donnaient tant de charme à sa parole. Il s'appliquait surtout à suivre l'enchaînement logique des expériences et des idées qui ont éclairé l'histoire de ces maladies terribles connues sous le nom de *péripneumonie*, de *charbon*, de *tuberculose* et de *rage*. Il savait communiquer l'enthousiasme qui l'animait pour les nouvelles doctrines de M. Pasteur dont il a été l'ami dévoué et l'admirateur fervent. C'était avec une impatience presque fiévreuse qu'il suivait les progrès de ses recherches, et avec un véritable bonheur qu'il en saluait le succès; de ce côté il voyait poindre la lumière et il voulait qu'elle pût luire aux yeux de tous. Il se fit l'apôtre et le champion des doctrines de cet illustre physiologiste, et, toujours sur la brèche, dans son Cours, dans ses Conférences, dans ses Écrits, il s'efforça de faire partager sa conviction et de ramener les incrédules.

» Ce fut avec une émotion profonde et touchante qu'il présida cette séance mémorable de l'Académie où celui qu'il aimait à appeler « le Maître » fit connaître les immenses résultats auxquels l'avait conduit une méthode expérimentale sévère, guidée par une merveilleuse sagacité; la Rage, cette maladie affreuse, implacable, venait d'être domptée, et Bouley se rappelait que, dans ce combat livré par la Science et dont elle sortait victorieuse, il avait aussi lutté pour la bonne cause et il sentait que la gloire du Maître rayonnait sur lui. Pour ce cœur loyal, ce fut le triomphe

le plus pur qu'il ait jamais souhaité, car si Bouley traitait parfois avec un scepticisme doucement railleur les croyances de notre vieille société, il avait le respect et l'amour de la Science; il disait souvent que la mission de l'homme est d'arriver par le progrès incessant au règne de la vérité; dans cette voie, comme un pionnier infatigable, il a travaillé pour le bien de l'humanité.

» Il eut le rare privilège de ne compter que des amis, ses émules et ses contradicteurs n'ont jamais été ses ennemis. Son cœur s'ouvrait à tous, surtout aux faibles et aux jeunes; ceux-là étaient les bienvenus, il les conseillait, les couvrait de sa protection et même les aidait trop facilement de sa bourse; quelques-uns en abusaient; sans se décourager, il se consolait par de nouveaux bienfaits et ses élèves ont été plus d'une fois obligés de veiller autour de lui pour le soustraire à des sollicitations trop intéressées que sa bonté n'aurait pas su repousser.

» C'est au moment où les honneurs lui arrivaient de tous côtés, comme la consécration d'une vie de labeur, qu'il ressentit les atteintes du mal qui devait nous l'enlever. La netteté de son jugement, l'habitude qu'il avait de l'observation, ses connaissances médicales ne lui laissèrent aucune illusion; il accepta sans faiblesse le coup qui le frappait et, heureux de sentir que son intelligence survivrait à ses forces, il s'apprêta à lutter jusqu'au bout. Nous l'avons vu diriger les séances de l'Académie, s'associer à ses travaux, prendre part aux délibérations du Muséum jusqu'au moment où la maladie l'a terrassé. Il est mort au champ d'honneur, entouré d'amitiés fidèles; les souvenirs qu'il laisse assurent à sa mémoire la sympathie et les regrets de tous. »

Discours de M. A. de Quatrefages,

au nom et comme vice-président de la Société d'acclimatation.

« Messieurs,

« Je ne vous arrêterai pas longtemps auprès de cette tombe, qui semble s'ouvrir pour aviver encore tant de douleurs récentes. Les orateurs qui ont pris la parole avant moi vous ont dit ce qu'était Bouley. Ils ont raconté cette vie si pleine; ils ont rappelé cette intelligence si active, si prête à accueillir toute idée nouvelle se présentant au nom du progrès et sachant ramener à une pratique utile les plus hautes spéculations scientifiques. Pas un n'a oublié ce caractère, à la fois sérieux et enjoué, qui gagnait si

vite les cœurs ; cette loyauté parfaite, qui savait reconnaître et avouer, quand il y avait lieu, des entraînements toujours causés par l'amour du bon et du vrai.

» Cet ensemble de qualités rares, s'ajoutant à la spécialité de ses études, avait naturellement désigné Bouley aux suffrages de la Société d'Acclimatation, lorsqu'elle eut à choisir son troisième Président. Isidore-Geoffroy Saint-Hilaire et Drouyn de Lhuys avaient disparu. Par suite de leurs mérites divers, le fondateur de la Société et son éminent continuateur laissaient une place difficile à remplir. Le nouvel élu fut à la hauteur de sa tâche. Son entrée à la Société date de 1872. Moins d'une année après, il était membre du Conseil. Il fut nommé Président en 1882.

» Je n'ai pas besoin de rappeler comment il remplit les fonctions qu'il avait acceptées. Dans une Société libre, du genre de la nôtre, la présidence a parfois des difficultés spéciales. En réalité, ces difficultés n'existaient pas pour Bouley. Ici, les qualités aimables sont plus qu'un charme : elles sont une force, et nul ne les posséda à un plus haut degré que lui. Je n'ai pas à insister sur ce point. A coup sûr, vos cœurs vous en disent bien plus que ne le feraient mes paroles. J'aimerais à vous rappeler toute la part prise aux travaux de la Société par celui qu'elle avait mis à sa tête ; mais le temps presse et je dois être court. Laissant donc de côté tout le reste, je mentionnerai seulement les discours prononcés dans deux de nos séances publiques. A eux seuls ils font comprendre tout ce qu'était Bouley.

» Dans le premier (1874), notre Collègue raconte comment l'Homme s'est assujetti les animaux domestiques et les a refaçonnés à son usage. Avec F. Cuvier, il trouve dans l'instinct de sociabilité de certaines espèces animales la condition première d'une véritable domestication. Puis, il fait intervenir l'Homme qui modifie et métamorphose, non seulement les formes extérieures des serviteurs qu'il s'est acquis, non seulement leurs os, leur chair et tous leurs tissus, mais encore leurs instincts et jusqu'à la manière de dépenser le surcroît de force dont il les a douées. Enfin, il montre la Science seule réalisant ce qu'il appelle ces *créations de seconde main;* et alors il touche à toutes les principales questions qui relèvent de l'action des milieux, de la sélection, de l'hérédité.

» Jusque-là, l'orateur, dans un style toujours approprié au sujet qu'il traite ou qu'il effleure, a mêlé aux austères leçons de la Science des rapprochements ingénieux, des saillies de bon goût; il a placé à côté des plus doctes enseignements quelques vers de ses poètes favoris et jusqu'à

des refrains populaires. Mais, avant de finir, il devient grave, presque tragique; et en même temps son langage s'élève et touche à l'éloquence. C'est qu'il est conduit à parler du rôle immense joué par les animaux domestiques dans nos Sociétés humaines; c'est qu'il se demande ce qu'elles deviendraient, si les animaux de la ferme et les oiseaux de la basse-cour venaient à nous manquer. Et alors, éclairé par son expérience personnelle, songeant aux millions que nous a coûté la peste bovine importée par les armées ennemies, il comprend mieux et fait comprendre les courts récits de nos vieux chroniqueurs parlant des ravages que laissait jadis après elle une épizootie. Il montre « les campagnes dépeuplées de leur population animale; l'Homme, dans son isolement, ne pouvant accomplir la tâche qu'il demandait à ses auxiliaires; les champs restant en friche, et leur stérilité forcée ajoutant sa part de malheurs à ceux qu'avait produits la contagion ». — « Terrible cercle vicieux, ajoute-t-il, où s'accumulaient toutes les misères et où couvaient ces fortes haines, qui, plus d'une fois, ont poussé aux révoltes sanglantes! »

» Les dernières pages de ce premier discours expliquent le choix du sujet et l'esprit général du second (1882). Onze années les séparent; et, dans cet intervalle, un miracle scientifique de plus était venu s'ajouter à tous ceux qu'avait déjà produits notre siècle : M. Pasteur avait trouvé, dans les éléments qui les engendrent, l'agent qui préviendra désormais ces désastreuses épizooties qui frappaient si vivement l'imagination de Bouley. Il avait transformé les *virus* en *vaccins*, les germes de mort en germes de vie. Déjà il savait rendre les poules inaccessibles à leur choléra spécial; déjà les grandes expériences faites à Pouilly-le-Fort, à Montpellier, à Nevers..., en France, comme à Pakich, en Prusse, avaient mis hors de doute l'infaillibilité de la *vaccination charbonneuse*, régulièrement appliquée aux bœufs et aux moutons. — Bouley accueillit ces merveilleuses découvertes avec un enthousiasme dont nous avons tous pu juger. Il voulut en faire comprendre la grandeur scientifique et la portée pratique au nombreux auditoire qu'attirent nos séances publiques. Ici, plus de jeux d'esprit, plus de plaisanteries; à peine quelques légers sarcasmes à l'adresse des derniers incrédules. Partout un exposé magistral des faits, de l'enchaînement des phénomènes et un sentiment profond d'admiration pour celui qu'il n'appelait plus que son Maître.

» Ce sentiment grandissait chaque jour chez Bouley, à mesure que se multipliaient les applications de la méthode nouvelle. On l'a bien vu dans cette mémorable séance de l'Académie à laquelle faisait allusion l'amiral

Jurien, lorsque, brisé par l'émotion, il annonça officiellement la mort de notre Président. Ce jour-là, on vit les yeux de Bouley briller comme autrefois, au moment où des bravos unanimes saluèrent la nouvelle que la rage, elle aussi, allait avoir son vaccin. Ah! que c'était bien là notre Bouley, s'oubliant lui-même en présence d'une grande œuvre, ne songeant plus à sa fin qu'il savait être prochaine et jouissant, peut-être plus que M. Pasteur, d'une ovation si bien méritée!...

» Adieu, Bouley!... Adieu, toi qui fus un charmant esprit, un savant et un homme de cœur! »

Paroles d'adieu prononcées par M. Fremy.

« Messieurs,

» Des voix éloquentes et autorisées viennent de faire ressortir toute l'étendue de la perte qui frappe la Science aujourd'hui. Permettez à un des vieux amis de Bouley de lui adresser le dernier adieu.

» Vous connaissiez tous la bonté et la bienveillance de notre cher Confrère! Resté jeune de cœur et d'esprit, il aimait la jeunesse; il portait à ses élèves une affection paternelle.

» Il avait un enthousiasme véritable pour toutes les découvertes. Vous savez avec quelle chaleur communicative il nous faisait admirer les beaux travaux de M. Pasteur; c'était avec une joie patriotique qu'il annonçait des résultats qui honorent le Pays.

» Son esprit généreux le portait à s'effacer devant le mérite des autres savants. Dans une circonstance que je suis heureux de rappeler ici, l'Académie des Sciences a eu la preuve touchante de sa modestie. Nous voulions le porter à la Présidence de notre Compagnie; son élection était assurée; il était fier d'honorer, par sa nomination, la profession qu'il représentait si dignement. Au moment même de l'élection, je vins lui apprendre qu'un de nos éminents Confrères, plus ancien que lui à l'Académie, n'avait pas encore présidé nos séances. Bouley n'hésite pas, il prend la parole, déclare à l'Académie qu'il renonce à la Présidence et prie ses Confrères de voter pour celui qu'il désigne. En recevant nos félicitations, Bouley nous disait : « J'ai fait mon devoir, mais lorsque mon tour viendra, » il sera peut-être trop tard. »

» Hélas! il avait raison : il ressentait déjà les atteintes d'une maladie

qu'il connaissait et qui ne pardonne pas : vous le voyez, Messieurs, il n'est pas arrivé au terme de sa présidence.

» Tel était le savant éminent, l'homme de bien, l'ami dévoué que nous pleurons aujourd'hui.

» J'exprimerai, je n'en doute pas, le sentiment de tous ceux qui l'ont connu, c'est-à-dire de tous ceux qui l'aimaient, en disant que notre cher Confrère laissera dans nos cœurs un souvenir qui ne s'effacera pas.

» Adieu, cher ami, adieu! »